

Jean Wallace
Department of French
University of Victoria
PO Box 3045 STN CSC
Victoria, Colombie-Britannique V8W 3P4

Une écriture libératrice: le décloisonnement d'identité dans La petite fille qui aimait trop les allumettes de Gaétan Soucy.

Résumé

Le personnage principal du roman La petite fille qui aimait trop les allumettes de Gaétan Soucy se trouve cloisonné par des identités imposées. C'est en écrivant son propre « testament » qu'elle peut remettre en question et se libérer de ces identités restreintes. La mort de son père déclenche une traversée d'espace, une rencontre avec l'Autre, une venue à l'écriture, et une prise de conscience conséquente de l'ordre identitaire. Un examen du texte à travers la théorie de Julia Kristeva, ainsi qu'à travers les thèmes dominants du roman, aide à comprendre comment notre société construit et adopte les repères identitaires.

Introduction

Le personnage principal du roman La petite fille qui aimait trop les allumettes de Gaétan Soucy se trouve cloisonné par des identités imposées. C'est en écrivant son propre « testament » qu'elle peut remettre en question et se libérer de ces identités restreintes. La mort de son père déclenche une traversée d'espace, une rencontre avec l'Autre, une venue à l'écriture, et une prise de conscience conséquente de l'ordre identitaire. Un examen du texte à travers la théorie de Julia Kristeva, ainsi qu'à travers les thèmes de l'altérité, l'espace et la négation d'une partie du féminin, et l'écriture libératrice, aide à comprendre comment notre société construit et adopte les repères identitaires. Ma communication vise à démontrer comment l'acte d'écrire permet au personnage principal de se libérer des identités imposées et de créer sa propre identité.

Résumé bref du roman

Ce roman, écrit par l'écrivain québécois Gaétan Soucy et publié en 1998, est narré à la première personne par le personnage principal, un jeune adolescent, qui raconte l'histoire de sa vie. Cette histoire commence avec l'annonce, dès la première phrase, d'un événement bouleversant, la mort de son père. « Nous avons dû prendre l'univers en main mon frère et moi car un matin peu avant l'aube papa rendit l'âme sans crier gare » (Soucy 13). L'adolescent et son frère se trouvent perdus sans la direction du père. Il explique que le père contrôlait tout dans son domaine; il utilisait la violence pour maintenir l'obéissance absolue de ses enfants et les tenait isolés du monde entier, à part quelques rares rencontres. Leur seul contact avec le monde à l'autre côté du bois de pins entourant le domaine du père, s'effectue par l'intermédiaire des anciens livres de leur bibliothèque, en particulier les livres

de philosophie, religion et chevalerie. Les deux fils décident qu'ils ont besoin d'un cercueil pour enterrer le père, alors le narrateur quitte la demeure familiale, traverse la pinède, et se rend au village voisin pour la première fois de sa vie. Il est étonné de découvrir un monde qui ne correspond pas à l'image peinte par ses livres, et les villageois sont étonnés de rencontrer un adolescent qui se déclare un garçon, quoiqu'il ait un corps de fille. Il rencontre un jeune homme, l'inspecteur des mines, qui lui explique qu'il est, en réalité, une jeune fille.

À la suite de cette révélation, la narration change du masculin au féminin. Ainsi commence la deuxième partie du roman. La narratrice fuit les villageois hostiles et rentre au domicile, où elle commence à écrire le manuscrit qu'on lit. L'histoire devient de plus en plus horrifique et cauchemardesque lorsque le vaillant inspecteur des mines arrive pour aider les deux adolescents, comme le preux chevalier des livres de la narratrice. C'est par son regard que la narratrice et le lecteur comprennent que la narratrice est enceinte, et qu'elle a été violée par son frère. C'est aussi par son regard qu'ils découvrent que dans un passé lointain, quand elle avait quatre ans, la jumelle de la narratrice, la petite fille qui aimait trop les allumettes, a provoqué un incendie qui a causé la mort de la mère et occasionné des blessures affreuses à la jumelle. Le père, bouleversé par le désespoir et la rage, a préservé le cadavre de sa femme bien-aimé dans un cercueil en verre dans le caveau du domicile où il a aussi attaché au mur la jumelle brûlée, la privant de soins médicaux. « C'est un juste châtiment », avait-il dit à la narratrice, et depuis elle a appelé l'être qui vit dans le caveau Le Juste Châtiment. La narratrice continue toujours à écrire l'histoire qui se déroule. Son frère met le feu à la bibliothèque, tue l'inspecteur, et est appréhendé par les villageois. La

narratrice fuit à une annexe du manoir en flammes où elle commence à donner naissance à son enfant et où elle complète son « testament », tout en rêvant d'un avenir utopique sans hommes.

La théorie de Julia Kristeva

L'histoire du personnage principal est ainsi à moitié cachée et graduellement révélée. La théorie du linguiste et psychanalyste, Julia Kristeva peut nous aider à percevoir les enjeux de ce texte. Kristeva a développé une théorie pour analyser le langage, une théorie liée aux idées sémiotiques de Roland Barthes et aux idées psychanalytiques de Jacques Lacan. Elle présente deux modalités qui font partie d'un même procès de la signifiante.

Nous appellerons la première "*le sémiotique*", en réservant à la seconde ce terme: "*le symbolique*". Ces deux modalités sont inséparables dans le *procès de la signifiante* qui constitue le langage, et la dialectique de l'une et de l'autre définit les types de discours (narration, métalangue, théorie, poésie, etc.) : c'est dire que le langage dit "naturel" tolère différents modes d'articulation du sémiotique et du symbolique. (Kristeva 22)

Le théoricien Terry Eagleton explique que la modalité symbolique est représentée par l'ordre sexuel et social de la patriarchie de notre société, dominée par la loi et l'autorité du père. (Eagleton 187-88) Le domaine du père du roman La petite fille qui aimait trop les allumettes est l'incarnation de la modalité symbolique de la théorie de Kristeva. C'est un univers dominé par la figure du père, le créateur des règles, de la religion, de l'écriture, du langage, de l'idéologie et, en particulier, des identités. La mort du père est ainsi un

événement bouleversant. C'est une dislocation de toute la modalité symbolique. La disparition de l'autorité cause une perturbation des autres éléments de la sphère. Quand les adolescents trouvent le corps pendu de leur père, ils découvrent qu'ils n'ont plus de repères familiaux et ils se sentent perdus : « Il nous fallait des ordres pour ne pas nous affaisser en morceaux, mon frère et moi, c'était notre mortier. Sans papa nous ne savions rien faire » (Soucy 13). Mais sa mort les force à « prendre l'univers en main » et permet au narrateur de traverser l'espace, de rencontrer l'Autre, de jouer avec le langage et de questionner les autres éléments de l'ordre. La mort du père est ainsi l'événement central de l'histoire qui déclenche une dislocation de l'univers symbolique et qui permet à la narratrice d'examiner et de questionner des aspects de sa vie qu'auparavant elle n'a pas pu examiner ni questionner - en particulier, son identité.

Les thèmes dominants

Une analyse des thèmes dominants du roman, l'altérité, l'espace, la négation d'une partie du féminin et l'écriture libératrice, révèle la perturbation de la modalité symbolique et la déconstruction des repères identitaires. Les thèmes sont tous liés étroitement les uns les autres, et il est impossible d'isoler un thème complètement d'un autre. Je vais commencer par examiner l'altérité et l'espace en même temps, et ensuite, faire le lien avec les autres thèmes.

A. L'altérité et l'espace

Dans son texte L'espace sexué de l'autre, Janet Paterson explique que l'altérité est une construction. Elle cite Eric Landowski en soulignant que toute altérité « est le résultat d'une

construction discursive et culturelle » et que « toute altérité romanesque est érigée textuellement » (Paterson, L'espace 293). Paterson reprend une définition de Landowski de l'altérité : « Dire l'Autre, c'est le situer [...] par rapport à un groupe de référence dont il se démarque » (Paterson, L'espace 294). Elle dit que l'altérité est étroitement liée à l'espace :

Une des stratégies les plus importantes dans la mise en discours de l'Autre est incontestablement la dimension spatiale. Il est intéressant de constater, à cet égard, que le personnage Autre est presque toujours situé dans un espace différent de celui du groupe de référence ou bien il est marqué par un dispositif spatial originaire distinct. (Paterson, L'espace 294)

Dans La petite fille qui aimait trop les allumettes, toute différence est éliminée du domaine du père, alors l'altérité n'existe pas. Un dialogue entre la narratrice et l'inspecteur illustre cette absence de différenciation :

-- Frère m'appelle frère, et père nous appelait fils quand il nous commandait tout la veille encore.

-- Et comment faisiez-vous pour savoir auquel des deux il s'adressait?

-- La plupart du temps l'un ou l'autre ça lui était indifférent. Mais si on se trompait vraiment, si c'était moi qui me présentais à son appel alors qu'il voulait que ce soit frère, il disait: "Pas toi, l'autre" tout simplement, ça n'a jamais posé de problèmes à personne. (Soucy 82 - 83)

La mort du père déclenche une traversée d'un espace vers un autre. Ce n'est qu'en quittant l'espace du père que la narratrice rencontre l'Autre. L'apparence physique de la narratrice la

marque d'altérité. Elle dit que les villageois « ne devaient pas non plus avoir l'habitude de voir des orphelins de père, ils m'ont regardé comme si j'avais une trompe au milieu du front » (Soucy 51). Son langage la marque aussi. Par exemple, elle ne sait pas qu'au village le mot « pute » qu'elle utilise pour dire « femme » est impoli. Ainsi elle scandalise le prêtre lorsqu'elle dit: « Il n'y a jamais eu de putes à la maison » (Soucy 70). La narratrice utilise des mots d'une manière différente. Comme le démontre Daniel Marcheix, cité par Janet Paterson, l'altérité du personnage est aussi soulignée par l'innovation lexicale. La narratrice utilise des néologismes (par exemple les mots « secrétarien » et « hiéroplanes »), des archaïsmes (comme « cuidez » et « ramentevoir »), des glissements de sens (par exemple elle appelle ses seins des « enflures ») et des recatégorisations communes pour les noms propres (par exemple « japon » et son nom de famille « soissons »). Daniel Marcheix explique que « le langage du personnage trahit [...] un relâchement qui renforce la construction de l'altérité » (Paterson, L'espace 299).

C'est le regard extérieur de l'Autre qui révèle l'horreur du domicile de la narratrice. Quand l'inspecteur des mines traverse la pinède, il est témoin de la pourriture du manoir brûlé, la cruauté de l'emprisonnement de la jumelle, et même la grossesse de la narratrice.

Il regardait avec des yeux de soucoupes. Le Juste Châtiment recouvert des pieds à la tête de bandelettes grises [...]

-- C'est horrible...c'est atroce...c'est...c'est votre sœur? ta sœur jumelle?

[...]

--Et ça? fit-il encore, car il n'était pas au bout de ses étonnements, le chevalier en braquemart.

Il approcha la lampe de la caisse de verre. [...]

--Et ça, ça serait votre mère?... [...]

--Mais qu'est-ce que toute cette horreur, mais qu'est-ce que c'est...

L'inspecteur dut s'appuyer au mur, la tête penchée, comme un Juste. Il releva enfin et me considéra longuement, et je comprenais à ses yeux qu'il trouvait que l'univers faisait grand-pitié, et moi dedans, tout particulièrement. (Soucy 148-9)

C'est à ce moment que la narratrice perçoit sa situation par le regard de l'Autre, et c'est à ce moment que moi, le lecteur, je la perçois aussi. Ainsi, l'altérité est liée à l'espace. Mais ces deux thèmes sont liés à la négation du féminin.

B. La négation d'une partie du féminin

Vers la fin du roman, la narratrice révèle des souvenirs d'un passé lointain utopique avant la mort de sa mère. C'était un univers caractérisé par la lumière, l'amour, la douceur et une bonne senteur, où régnait un équilibre entre les sexes.

Au sein de la foule, je sentais autour de moi les bras d'une pute, ou d'une vierge, qui fleurait bon, et qui se penchait vers mon oreille pour me dire des choses en riant d'un rire doux, même si je n'existais plus. Et il me semble aussi que, sans que je le visse, papa aussi n'était pas loin. Dieu que cette pute, si c'en est une, sentait bon et tendre et frais, comme un bouquet d'églantines. (Soucy 114)

Des allusions à ce souvenir se glissent dans le discours à travers le texte. Ce n'est que vers la fin que la narratrice et le lecteur comprennent le contexte. Cet espace heureux d'un passé

lointain a été basculé par la perte de la mère. Pour le père, il n'existait que trois sortes de femmes: la mère, la pute et la sainte vierge, les trois archétypes féminins au fondement de la société patriarcale. Après la mort de sa femme dans l'incendie, sa peine était si immense que le père a banni toutes traces d'une partie du féminin, la mère. Le père a créé un domaine caractérisé par la noirceur, la douleur, la boue et le châtement. Après la mort de la mère, le père impose une identité masculine à la narratrice, et elle l'accepte. Elle ne la questionne pas. Elle pense que ses seins sont des enflures et sa menstruation est le sang qui coule chaque mois de la blessure d'où elle a perdu ses « couilles » par accident. Elle démontre son acceptation de cette identité en disant : « et pourtant j'étais son fils, vrai comme je suis. » Dans le domaine où la mère n'existe plus, les adolescents font référence aux femmes en utilisant les mots des archétypes qui restent, « pute » et « sainte vierge ». La narratrice démontre qu'elle ne voit pas de différence entre ces mots quand elle dit : « Toutes les mères sont des putes mais on peut aussi dire saintes vierges si ça chante, la nuance est infime » (Soucy 70). Dans ce domaine sans mère, les adolescents pensent que leur père les a créés de la boue ou de la cendre.

Mais la mort du père déclenche une traversée d'espace, et un contact avec l'autre:

Pourquoi parles-tu toujours de toi comme si tu étais un garçon? Et cet accent marseillais, je me demande où tu as pu pêcher ça...Tu ne sais donc pas que tu es une jeune fille? Et même, je dirais... (ses lèvres découvrirent toutes ses dents, ce qui me fit songer au soleil quand il se fraie un petit passage entre deux nuages dans notre domaine) et même je dirais une très très jolie fille.

(Soucy 78)

De retours au domicile, la narration se fait au féminin. Le regard de l'autre l'a évidemment convaincu de sa féminité.

Janet Paterson commente les différentes identités sexuelles dans le domaine du père et dans le domaine de l'Autre. Le genre physique est valorisé chez l'Autre, mais pas chez le père.

Le brouillage entre différence sexuelle et sexuée est évidemment lourd de conséquences. Dans un premier temps, il démontre la nature arbitraire de la sexuation en termes de code social en soulignant que la différence sexuelle ne relève pas d'une différence biologique mais d'un processus identitaire culturel. (Paterson, L'espace 301)

La narratrice exprime une confusion envers son identité sexuelle qu'elle veut résoudre: « Je me sens tout insécure, on dirait, depuis que je me traite de pute avec le genre des mots » (Soucy 119). Quand le frère essaie de rétablir l'ordre du père, « C'est moi le maître du domaine. [...] C'est moi qui suis papa à présent!... » (Soucy 131-32), la narratrice ne l'obéit pas, car elle s'est libérée de ce domaine et elle est en train, à travers l'écriture, de rétablir l'ordre de la mère.

C. L'écriture libératrice

Lorsque la narratrice revient au domicile de son expédition au village, elle comprend qu'elle ne peut plus continuer à suivre les règles du père, et qu'elle ne veut pas, non plus, se soumettre aux règles des villageois. Elle prend la décision d'écrire son histoire, et de questionner son identité.

Ma seule chance, si c'est ainsi que ça se nomme, je sentais bien qu'elle consistait à commencer par témoigner, et j'ai pris mon courage à deux mains, c'est-à-dire mon grimoire et mon crayon, et j'ai tracé cette première phrase avec des larmes qui cuisaient dans mes yeux [...] (Soucy 127)

Elle prend la parole en utilisant le pronom personnel « je » pour « témoigner ». Mais qu'est-ce qu'elle veut dire par « témoigner »? Le dictionnaire Petit Robert définit ce mot polysémique comme « attester la vérité », « faire connaître », ou même « être la signe de » (Robert 1757). Le Dictionnaire de l'Académie Française, publié en 1762, le définit comme « marquer, faire connoître ce qu'on sait, ce qu'on a dans la pensée » (Académie Française 807). Une combinaison de ces définitions semble décrire l'acte de la narratrice qui exprime un besoin de se connaître, de se faire connaître et de se différencier. Ainsi, elle prend la parole pour écrire sa propre histoire, pour devenir le sujet de son discours, une action auparavant interdite.

L'adolescente qui veut se libérer de l'identité imposée par son père et l'identité imposée par l'Autre essaie de secouer le langage, un élément de la modalité symbolique de Kristeva. Ainsi elle joue avec le langage. Elle invente sa propre orthographe, altérant le script miniature et serré de son père, pour qu'elle puisse écrire plus vite. Elle couvre des pages et des pages de son récit, son « testament ».

Elle utilise des mots archaïques. Par exemple le mot « cuider » ne se trouve pas dans un dictionnaire moderne, mais le dictionnaire Nicot, Trésor de la langue française, publié en

1606, le définit comme « c'est avoir opinion » (Nicot 171). Le mot « ramentevoir » est déclaré par les anciens éditions du Dictionnaire de l'Académie Française comme étant un vieux mot presque hors d'usage, qui veut dire « Faire souvenir et se souvenir ». L'utilisation de ces mots archaïques et maintes d'autres, apporte les anciens textes de sa bibliothèque au discours, ainsi que son propre passé lointain.

La narratrice crée des néologismes. Par exemple, elle utilise le mot « figette » pour décrire l'effet d'être « figer », immobiliser ou paralyser, quand elle a très peur. Un autre exemple est le mot « secrétarien », une combinaison de « secrétaire » et le suffixe « ien » qui dénote la spécialisation et l'appartenance (Robert et Nathan 73). Ainsi ce suffixe masculin apporte des autres niveaux à l'emploi de secrétaire (un mot qui peut être masculin ou féminin) : la masculinité, la spécialisation et l'appartenance.

La narratrice utilise des glissements de sens: Elle appelle les livres de la bibliothèque des « dictionnaires », ce qui met l'accent sur l'aspect de recueils de mots. Elle appelle le carnet qui lui sert de journal son « grimoire ». Le Petit Robert définit « grimoire » comme un « livre de magie à l'usage des sorciers », un « discours obscur », ou un « écrit illisible » (Robert 808). Ces définitions mettent l'accent sur le travail de dévoiler quelque chose obscure et cachée.

Elle utilise des recatégorisations communes pour les noms propres, une indication de sa dévaluation de l'autorité de l'univers du père. Par exemple « jésus », « japon », et son nom

de famille « soissons de coëtherlant ». Ainsi elle joue avec le langage comme une rebelle qui essaie d'ébranler les prescriptions de la modalité symbolique du père.

La narratrice explique son rapport avec les mots : « tous mes amis sont des mots » (Soucy 89) « et que serais-je sans les mots, je vous le demande » (Soucy 152). Elle s'adresse directement aux lecteurs en utilisant le pronom personnel « vous ». Elle dépasse l'espace du texte dans la structure du récit. À travers le texte, elle nous rappelle qu'elle est en train d'écrire le récit qu'on a entre les mains : « je reparlerai » (Soucy 20), « J'ai peut-être écrit le mot animal un peu à la légère aussi » (Soucy19) « Je répétais à peu près textuel le paragraphe d'en haut » (Soucy 97).

C'est en écrivant qu'elle fait la description de la manière dont elle a adopté les identités créées par son père et ensuite par les Autres. C'est en écrivant qu'elle a refusé ces identités. C'est en écrivant qu'elle s'est réfugiée à l'annexe du manoir en flammes pour accoucher son enfant et rêver d'une utopie féminine. Finalement, c'est en écrivant qu'elle exprime ses doutes et qu'elle comprend que son histoire est encore inachevée.

Conclusion

Pour conclure, le roman La petite fille qui aimait trop les allumettes démontre comment une dislocation d'un élément fondateur de la modalité symbolique, la mort du père, a permis à la narratrice de questionner les autres éléments de cette modalité, en particulier le langage. Une analyse des thèmes de l'altérité, l'espace, la négation d'une partie du féminin et l'écriture libératrice, nous révèle comment le personnage principal du roman a pu

déconstruire les identités imposées, les refuser et commencer l'aventure de créer sa propre identité. Bien que l'auteur brosse les contours d'un monde fictif symbolique, ne pourrait-on pas étendre ses commentaires pour comprendre comment notre société crée et adopte des repères identitaires inadéquats, voire caducs?

Bibliographie

- Académie Française. Le Dictionnaire de l'Académie Française, Quatrième édition.
Dictionnaires d'autrefois, French dictionaries of the 17th, 18th, 19th and 20th
centuries. ARTFL Project, University of Chicago, 1762. <<http://www.lib.uchicago.edu.ezproxy.library.uvic.ca/efts/ARTFL/projects/dicos/>>.
- Eagleton, Terry. Literary Theory. An Introduction. Oxford: Blackwell, 1983.
- Kristeva, Julia. La révolution du langage poétique. L'avant-garde à la fin du XIXe siècle :
 Lautréamont et Mallarmé. Paris : Seuil, 1974.
- Nicot, Jean (1606) Thresor de la langue francoyse tant ancienne que moderne.
Dictionnaires d'autrefois, French dictionaries of the 17th, 18th, 19th and 20th
centuries. ARTFL Project, University of Chicago. <<http://www.lib.uchicago.edu.ezproxy.library.uvic.ca/efts/ARTFL/projects/dicos/>>.
- Paterson, Janet M. « L'espace sexué de l'autre dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes.* » Dir. Louise Dupré, Jaap Lindvelt et Janet M. Paterson, dans Sexuation, espace, écriture: la littérature québécoise en transformation. Québec: Éditions Nota bene, 2002. pp. 293-312.
- . Métissage et altérité : Volkswagen blues et La petite fille qui aimait trop les allumettes.
Figures de l'autre dans le roman québécois. Québec : Éditions Nota bene, 2004.

Robert, Paul. Le Petit Robert, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Paris : Alain Rey, 1973.

Robert et Nathan. Vocabulaire. Paris : Éditions Nathan, 1995.

Soucy, Gaétan. La petite fille qui aimait trop les allumettes. 2e éd. Montréal : Boréal, 2000.

Jean Wallace est étudiante de maîtrise au département de littérature française à l'Université de Victoria. Elle s'intéresse principalement à la littérature québécoise et à la littérature de jeunesse.